

Fac-similé de l'acte d'abdication de l'empereur Guillaume II.

Le calme ne régnait cependant pas encore partout. Kurt Eisner, chef du cabinet Bavarois, fut assassiné le 21 février.

Une insurrection bolchéviste éclata. Des troupes gouvernementales furent dirigées sur München, pour dompter la révolution. Ceci eut lieu également ailleurs ; à Halle, Eisenach, Weimar, où le gouvernement resta captif pendant quelque temps. On fit également échouer les tentatives de restauration impériale.

La question de savoir ce que l'on devait faire de l'empereur, fut longuement discutée.

Le professeur Niermeyer écrivit dans le «Telegraaf» :

« Le fait que l'empereur allemand et son successeur au trône, ont quitté l'Allemagne après la proclamation de la république, et se sont réfugiés en Hollande sans qu'on les en ait éloignés, est assez important pour être envisagé à tous les points de vue.

Les deux Hohenzollern ne peuvent être considérés comme de simples particuliers ; leur séjour dans

le pays doit revêtir le caractère d'un internement, auquel il doit être mis fin dès que les intérêts du pays l'exigent ; même si ces hôtes restent complètement passifs.

Ce serait en effet verser dans l'erreur que de vouloir prétendre que ces exilés doivent être traités comme des personnalités privées, depuis qu'elles ont passé les frontières Hollandaises.

Guillaume a renoncé au trône et son fils à sa succession ; mais n'a-t-on pas vu dans l'histoire des monarques qui avaient abdicqué tenter de ressaisir le pouvoir et de rétablir le trône pour eux-mêmes et pour leur maison ! Que personne ne dise : pareille chose n'a aucune chance de réussite.

Il peut être apparemment certain que durant les quelques mois qui vont suivre, les événements qui se dérouleront en Allemagne, ne permettront pas aux Hohenzollern de retourner dans leur pays ; mais qui sait avec certitude ce qui se passe dans les couches profondes du peuple, de cette surface violemment agitée.

Si les démocrates réussissent à éviter une rupture dans leurs rangs et à prévenir une guerre civile, la chance des Hohenzollern est certainement nulle. Mais si cette guerre civile éclate n'y aura-t-il pas un Kornilof Allemand qui tentera la restauration ? Et un départ du kaiser ou du kronprinz ne provoquerait-elle pas un mouvement réactionnaire ?

Encore, une fois : tout ceci paraît maintenant bien invraisemblable. Mais est-ce en réalité plus invraisemblable que l'invraisemblance qui est devenue en Russie un fait, à savoir : la longue durée de la terreur bolcheviste ! Combien de fois n'a-t-on pas vu dans le monde, l'imprévu devenir réalité. Aussi longtemps que le kaiser et le kronprinz seront ici, ils doivent être internés. Posons la question : « Le sont-ils ».

En ce qui concerne le kronprinz, le contraire est manifestement constaté. Il n'y a pas de surveillance militaire à Wieringen. Friedrich Wilhelm a peut-être donné sa parole d'honneur de ne pas quitter l'île. Mais supposons qu'il l'ait fait, il y a eu des internés allemands qui ont violé leur parole donnée. Admettons qu'il n'accomplira pas facilement pareil acte, il est cependant possible qu'à un moment donné sa parole d'honneur pourrait lui peser trop : « Not kennt kein Gebot ».

Nécessité ne connaît pas de loi. Il peut se présenter des circonstances devant lesquelles il se croira obligé de saisir l'occasion de fuir.

Cette occasion peut se produire d'un jour à l'autre. Malgré une surveillance militaire très sévère, un aviateur, qui n'avait pas donné sa parole d'honneur, a réussi à s'évader d'Urk en nageant vers un bateau à vapeur qui l'attendait.

Comment en sont les choses avec le kaiser ?

Lui non plus n'est pas placé sous surveillance militaire. Il n'est cependant pas complètement sans garde.

Un détachement de la garde rurale a été désigné à cet effet, mais il est apparemment destiné à garantir sa sécurité personnelle et non pas son internement. Il y a une différence étrange entre le traitement infligé au père et au fils ; ce dernier peut faire connaître ses désirs au bourgmestre de Wieringen, tandis que le conseil communal d'Amerongen, tout aussi bien que le gouvernement provincial d'Utrecht est tenu complètement en dehors de tout ce qui concerne l'empereur. Les décisions se rapportant à lui se prennent à La Haye et ni le greffe provincial d'Utrecht ni le bourgmestre d'Amerongen n'en ont officiellement connaissance. Personne non plus sait pourquoi le père réside en un palais luxueux, entouré de beautés naturelles, tandis que le fils doit s'enfermer dans une cure sombre dans un site inhospitalier.

On ignore aussi si la parole d'honneur a été demandée au kaiser et au kronprinz ; si la censure s'exerce sur leur correspondance.

Quand, peu après l'arrivée du kaiser, se posa la question de savoir s'il ne devait pas être gardé dans un camp d'internement, un communiqué officieux a déclaré que par son abdication, l'empereur a quitté l'armée allemande et qu'il ne pouvait par conséquent être traité comme militaire.

Il est à remarquer cependant que les internés qui séjournent hors des camps, sont néanmoins soumis à une surveillance militaire.

De l'ensemble de ces situations il faut conclure qu'il n'y a ni l'un ni l'autre ne sont internés, s'ils voulaient partir à la dérobée, ils le pourraient sans difficultés, mais, admettons, qu'ils ne veulent provisoirement pas quitter leur séjour pour ne pas obliger le gouvernement néerlandais à prendre des mesures plus sévères ; il y a cependant lieu de se demander si le peuple néerlandais doit accepter la situation actuelle.

A mon avis il ne le peut pas.

On ne doit pas rechercher ici des combinaisons juridiques réglant ces faits rares ; il faut agir conformément au bon sens. Celui-ci nous dit : « En attendant que la destinée ait décidé autrement, les deux Hohenzollern doivent rester dans un séjour, situé telle manière, et sous telle surveillance qu'aucun contact entre eux et l'Allemagne ne soit possible d'une façon directe.

Un tel endroit n'existe pas dans notre pays. Il est à trouver dans un pays qui pratiquement ne confine à l'Allemagne, ni par terre ni par mer.

Parmi les nations neutres, l'Espagne seule répond à cette condition. En Espagne il y a des châteaux isolés, mais commodes, où grâce à une surveillance sévère, toute relation avec des partenaires allemands est quasi impossible.

Que le gouvernement néerlandais s'adresse à ce pays et aux puissances associés et leur propose de livrer les hôtes en Espagne, bien surveillés sur bateau néerlandais.

Il y a un précédent pour satisfaire les diplomates. Des précédents ne se ressemblent jamais en tous points, mais leurs rapports sont grands.

Après l'exécution de Charles I en Angleterre en 1649, le prince de Galles qui séjournait à La Haye, fut invité à quitter le pays ; il se rendit à Jersey. Quand plus tard il revint ici l'une ou l'autre fois, il le fit clandestinement. En 1658 les Etats l'invitèrent par deux fois à quitter le territoire de la République.

Dans notre « Siècle d'or », alors que nous jouissions d'une réputation universelle pour l'hospitalité généreuse, donnée aux persécutés ; le droit d'asile dut céder chaque fois que les intérêts du pays l'exigeaient.

Est-ce que l'intérêt du pays, est-ce que l'intérêt du monde entier n'exige pas que toute action soit rendue impossible aux Hohenzollern ! Ils ne peuvent plus avoir la moindre influence sur les événements ; ils ne peuvent plus nouer la moindre relation avec les réactionnaires allemands. La Hollande ne peut pas courir la chance de rendre possible pareil contact.

Tôt ou tard, on préparera en Allemagne une contre-révolution ; cela se fera dans le plus grand secret...

C'est pourquoi la Hollande doit être, sur ses gardes.

Cette question fut longuement controversée, mais la situation ne fut guère changée.

Nous allons maintenant parler de l'occupation de l'Allemagne.

#### **LES DERNIERES TROUPES ALLEMANDES EN RHENANIE. — DES DIVISIONS DISCIPLINEES. — RETOUR DE PRISONNIERS MILITAIRES. — ABDICATION DEFINITIVE DE L'EMPEREUR. — LES FRANÇAIS EN ALSACE-LORRAINE. — L'ENTREE DES BELGES A AIX-LA-CHAPELLE.**

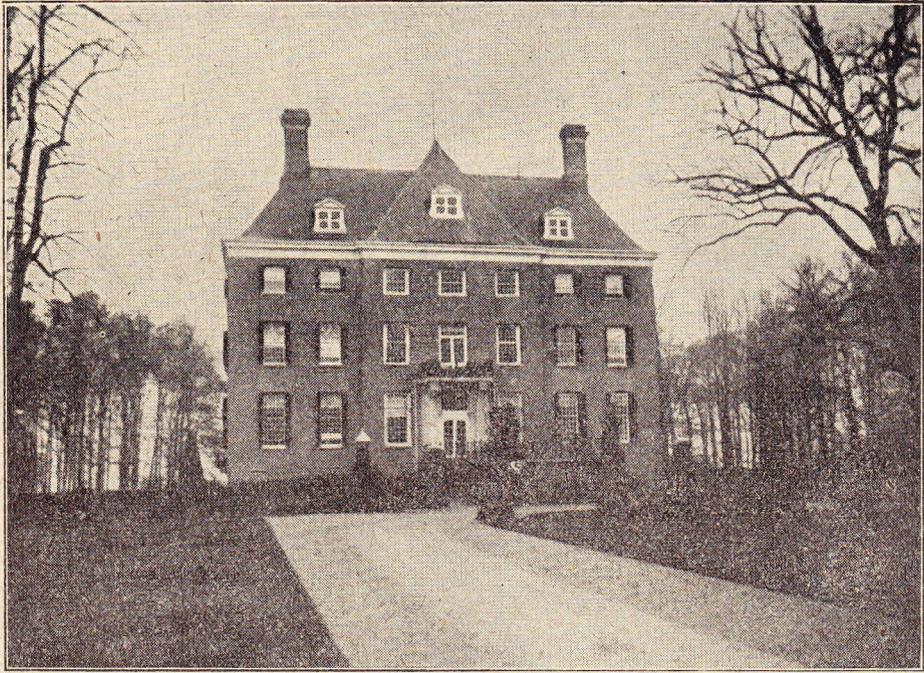
Le jour approchait où les troupes alliées allèrent passer la frontière allemande. La date du 1 décembre était fixée à cet effet.

La première réunion régulière du parlement eut lieu dans notre pays, le 28 novembre. Au cours de la séance furent constitués le bureau et les questeurs, M. Delacroix y fit une déclaration sur la politique générale.

« On tire en ce moment les cinquante coups de canon qui annoncent la libération du territoire. A cette heure, messieurs, il n'y a plus d'Allemands en Belgique. Je vous propose de saluer bien bas tous ceux, à quelque rang qu'ils appartiennent, qui ont contribué à ce grand œuvre. »

Une communication envoyée de Bruxelles en ce jour disait :

« Un roulement sourd de canon s'étend au-dessus de Bruxelles. C'est le salut d'adieu, adressé par le



Le château d'Amerongen, première résidence en Hollande de l'ex-empereur Guillaume II.

dieu de la guerre à la Belgique meurtrie. Cinquante coups de canon annonçaient que le dernier ennemi avait quitté le territoire.

Hier, la 41e division française, en marche vers Duisburg, traversa la ville.

Les Belges suivront ces frères d'armes dans quelques jours. Il a été décidé que l'armée Belge passera la frontière Allemande le 2 décembre. Elle sera composée de la 4e et 5e divisions, formées chacune de trois régiments. Les Belges occuperont la partie du Nord du pays, c'est-à-dire depuis Aix-la-Chapelle à Duisburg et plus au nord le territoire, situé entre le Rhin et la frontière néerlandaise.

Les troupes désignées pour cette occupation sont, on le devine enchantées de recevoir pareille mission. Le Quartier Général, pour suffire à toutes les tâches, a fait appel au concours de nombreux fonctionnaires des administrations publiques Belges et aux spécialistes des banques. M. Camille Jaquart, chef de division au ministère de l'Intérieur, fut désigné en qualité de Commissaire du gouvernement en Rhénanie »

Le lendemain fut publié encore un écrit de l'empereur, conçu en ces termes :

« Pour dissiper tout malentendu surgi à propos de son abdication, l'empereur Guillaume, dans un document d'Etat intangible, a renoncé à la couronne de Prusse, ainsi qu'à la couronne impériale qui en est l'apanage. En même temps je délègue du serment de fidélité qu'ils ont prêté à moi, leur roi empereur, général suprême : tous les fonctionnaires de l'empire allemand et de la Prusse, tous les officiers, sous-officiers, soldats de la marine de l'armée Prussienne et des contingents fédérés.

J'attends d'eux qu'ils secondent les détenteurs effectifs du pouvoir actuel jusqu'à ce que le nouvel empire soit organisé, qu'ils préservent le peuple allemand du danger menaçant de l'anarchie, de la famine et de la domination étrangère.

Donné sous notre signature personnelle et sous notre seing impérial, à Amerongen, le 28 novembre 1918.

Les dernières armées allemandes qui se trouvaient en Rhénanie, devaient se retirer au-delà du Rhin.

Mais beaucoup de troupes, nous le savons s'étaient retirées en désordre, une partie des soldats retournaient chez eux.

Il importe de nous arrêter quelque peu à cette question. Le 29 novembre on lut l'avis suivant à Dusseldorf :

« Le « Dusseldorfer Ztg. » apprend qu'il y eut hier une rencontre sur les ponts du Rhin, entre le 39e régiment de réserve des partisans des Conseils de Soldats. Un homme fut grièvement blessé.

Une deuxième rencontre eut lieu à la caserne où un officier donna ordre à un régiment de volontaires de déposer les armes. Personne ne fut tué. Deux représentants du C. des S. et O. ont eu des pourparlers à ce sujet avec le commandant de division, qui a déclaré que ces incidents avaient eu lieu, malgré lui. Un puissant corps de garde était porté devant l'hôtel de ville dans le courant de l'après-midi. Un coup de fusil fut tiré, les sentinelles ripostèrent en tirant en l'air avec des mitrailleuses. Le premier bourgmestre et les représentants des C. des S. et O. sont entrés en négociation avec le commandant. L'issue des délibérations n'est pas encore connue. »

Ces incidents prouvaient que toutes les troupes ne prirent pas parti pour la révolution. C'était un avertissement donné aux troupes d'occupation de rester vigilantes à l'égard des troupes révolutionnaires aussi bien que vis à vis des troupes régulières. Non toutes les divisions allemandes n'étaient pas minées par l'indiscipline. Nous reproduisons ici un récit fait à cette époque, dans le « N. R. Courant. » Il est important pour nous à deux points de vue : il caractérise d'abord la situation à Aix-la-Chapelle, où s'était fixé le Grand Quartier Général des troupes Belges ; puis il traite de la 4e armée, qui arrivait des Flandres et put à juste titre être appelée par les Allemands, l'armée de l'Yser et d'Ypres. Le lecteur se fera aussi une idée de l'opinion que les Allemands avaient de leur défaite, il nous révèle aussi à quel degré ce peuple était encore animé de l'ancien esprit militaire.

« A 5 heures du matin nous conçûmes le projet d'un voyage et à six heures nous étions déjà dans le train en partance vers le sud.

Nous ne savons pas au juste, où nous allions.



Des moules remplaçant la viande

Cela nous était d'ailleurs indifférents, nous n'avions qu'un seul objectif, voir l'armée allemande en retraite. Une armée en retraite présente à peu près le même aspect partout. Notre décision avait été tellement rapide qu'en dehors de quelques tablettes de chocolat et de quelques paquets de cigarettes, nous ne nous étions pourvu d'aucun bagage. Nous preions l'express de Ruremonde, tels des collégiens allant en vacance. Nous n'avions aucun passe-port, aucune autorisation. La seule pièce à laquelle nous pouvions faire appel en cas de nécessité extrême était une vieille carte de correspondant de presse d'un hebdomadaire Hollandais que l'un de nous trois possédait par un hasard.

Susteren étant facile à atteindre, nous décidions d'aller d'abord y jeter un coup d'œil; mais un limbourgeois cordial, jovial, nous conseilla d'aller à Maestricht et de là, via Kerkerade vers la frontière allemande.

Selon lui, nous ne serions pas inquiétés quoique nous n'avions pas de passeport. On ne le demanderait pas et au besoin il nous donnerait un coup de main.

C'est ainsi que nous nous trouvions le lendemain matin, vers onze heures, à la frontière. Un douanier Hollandais nous fit la question superflue d'ailleurs : « Avez-vous des bagages ? » Nous montrions nos mains vides, mais cela ne lui suffisait pas.

« Pas de cigarettes ou de Kwatta, messieurs ? » nous dit-il en jetant un regard de connaisseur sur nos poches boursoufflées.

« Quelques cigarettes », répondis-je, « quelques tablettes de Kwatta », ajouta un autre.

« Je ne puis vous laisser passer, » dit-il.

Nous commençâmes à craindre la pire des choses et nous vidâmes une poche. Une montagne de cigarettes et de Kwatta...

« Plus rien, messieurs ! »

La façon dont la question fut posée trahissait déjà la satisfaction du représentant du fisc. Nous refournâmes nos poches vides; devant cette preuve suffisante, l'employé hollandais sourit, alluma une de nos cigarettes et nous souhaita bon voyage.

À partir de ce moment, la chance nous souriait

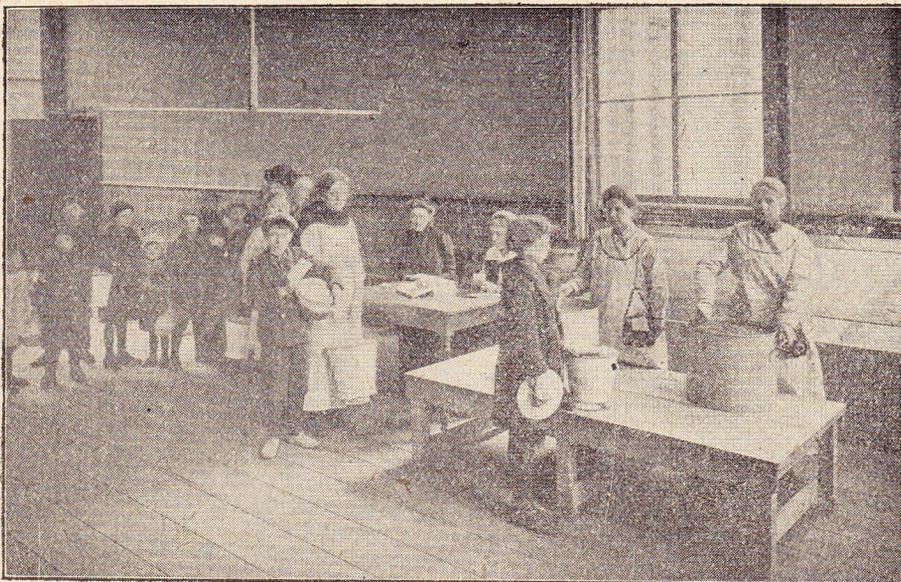
partout. Elle débuta à la frontière allemande; un tram électrique en effet était prêt à destination d'Aix-la-Chapelle. Et nous apparut immédiatement que le matériel était négligé. Mais cela ne put nous inquiéter. Nous étions accumulés dans le compartiment, pressés au point de nous soulever, mais peu importe. Nous étions en route pour Aix, où se on les voyageurs, la 4<sup>e</sup> armée était de passage.

Dans les environs d'Aix toutes les grandes routes étaient encombrées de troupes allemandes et nous fûmes frappés de l'ordre dans lequel elles défilaient à Aix. Nous descendîmes pour être témoins de la réception faite en cette ville aux soldats revenant du front.

Le drapeau allemand flottait à peu près à toutes les façades — on n'y vit absolument aucun drapeau rouge — et certains endroits étaient ornées de verdure au dessus des rues flottaient des banderoles : « Willkommen unsern unbesiegten Kriegern. » (Bienvenue à nos guerriers non vaincus.)

Les femmes et les enfants se tenaient devant les maisons en agitant leur mouchoir. C'était bien un signe évident que ces gens ne voulaient pas refuser la bienvenue aux soldats dans leur Heimat; qu'ils estimaient de leur devoir de manifester d'une façon convenable leur reconnaissance envers ceux qui n'avaient aucune part de responsabilité dans l'effondrement de la patrie. Mais cette manifestation presque forcée fit une impression triste, décourageante! Soldats et civils s'étaient jadis imaginés un tout autre retour! Et quand nous vîmes passer ces hommes, quelques uns indifférents, regardant fixement devant eux, d'autres esquissant un sourire affecté; mais la plupart, surtout les officiers, pâles, le regard perdu, les lèvres serrées, s'efforçant visiblement de ne pas éclater en larmes, alors nos sentimens tout le tragique que présentaient ces troupes, ornées de verdure, traversant les rues pavoisées de la ville.

Telle était la rentrée dans la première ville allemande de la IV<sup>e</sup> armée, jadis si puissante. Comment se passaient les choses à la frontière; quelle serait l'attitude de l'armée à l'entrée au Heimat. Instinctivement nous courûmes vers la frontière,



Les réfectoires scolaires pendant la guerre.

dans la direction de la pierre noire et blanche où beaucoup de ces hommes remettaient le pied sur le sol de la patrie, après des années d'absence.

Quand nous arrivons à la frontière il y régnait un calme absolu. Une division venait de passer et pendant quelques minutes il n'y avait pas de soldats à voir.

Puis dans le lointain, pointa une nouvelle division d'infanterie allemande. Ils s'avançaient indifférents et fatigués, se traînaient apathiques le long des routes connues ils le faisaient depuis des jours sur les routes Belges. Manifestement, ils ne se doutaient pas d'être aussi près de leur pays. Trois officiers à cheval étaient à leur tête. L'un d'eux avait une carte en main et montrait du doigt la pierre noire et blanche. Les chevaux semblaient se cabrer; ils hésitaient à avancer encore.

Le major fit faire demi-tour à sa monture et s'écria d'une voix tremblante d'émotion : « Kameraden, Achtung! Die Heimat. » (Camarades, attention! La patrie!)

Les hommes semblaient électrisés par ces simples paroles. Ils raidirent le corps, l'indifférence avait disparu. Une nouvelle vie semblait les animer et en pas cadencés ils défilèrent devant la borne de pierre entrant dans cette patrie vers laquelle leurs pensées s'étaient envolées pendant des années.

Puis enthousiastes et fiers ils poussèrent un cri qui nous impressionna vivement : « Es lebe Hindenburg! Hoch! Hoch! Hoch! »

N'était-ce pas une preuve éclatante que l'image du vieux maréchal était chez ces hommes le symbole de la Patrie.

Nous marchions avec la colonne pour retourner à Aix. Chemin faisant, en causant avec les soldats, nous acquîmes la convention qu'ils étaient parfaitement à la hauteur des événements qui s'étaient déroulés en Allemagne. La plupart d'entre eux en parlèrent d'une façon indifférente. Un jeune homme, paysan, de Hesse, nous déclara que tout cela lui était « gleich » égal; il ne désirait qu'une chose, retourner chez lui; que l'empereur ou le grand duc régnassent encore cela lui était absolument indifférent.

Nous fûmes frappés, de ce que chez ces hommes il n'y avait pas une parole amère contre l'empereur. « Der Kaiser hat den Krieg nich gewollt. » (L'empereur n'a pas voulu la guerre.) Nous enten-

dions cette affirmation sur tous les tons, on la trouva dans la bouche des officiers, des soldats, des civils, des membres des Conseils des Soldats que nous reconstrûmes plus tard. On approuva son abdication quoiqu'un soldat nous dit : « Unsere Division ist noch Kaisertreu! » (Notre division est encore fidèle à l'empereur!) Qu'il n'y eut pas de haine contre l'empereur à Aix et dans les environs nous parut clairement en voyant encore le portrait de Guillaume, exposé partout. Quand j'exprimais mon étonnement à ce sujet, un Allemand me répondit : « Warum nicht? Wir haben noch keinen Ersatz dafür. » (Pourquoi pas? Nous n'avons pas encore son remplaçant.)

Nous fûmes aussi frappés de ce que ces soldats ne se sentaient pas vaincus : « Nous n'aurions pas dû battre en retraite. Nos positions étaient imprenables, mais nous dûmes les abandonner par ordre du Grand Quartier Général! »

La situation morale des autres troupes, m'est inconnue, mais il est certain que chez celle-ci il n'y avait pas lieu de parler de démoralisation.

« Wir sind nicht zerschlagen, sondern die Heimat ist zusammengebrochen. » (Nous ne sommes pas battus, mais la Patrie s'est effondrée), nous dit un gaillard jeune et fort.

Von Hindenburg jouissait de l'estime générale, mais la haine était grande contre von Tirpitz et surtout contre Ludendorff. « Il a exigé de l'armée l'impossible! » dirent-ils; chaque fois qu'ils en parlaient la haine qui jaillit de leur réponse est la même partout; ils lui reprochaient qu'à cause de lui, on ne leur accorda pas de congé pour retourner dans leur Heimat. Leur plainte était unanime à ce sujet.

« Trois jours de congé en quatre ans », nous dit un artilleur de campagne de la garde. « Das hat man doch nicht machen sollen! » On n'aurait tout de même pas dû faire cela. « Une fois en deux ans », s'écria un autre.

Le principal grief articulé contre le commandement supérieur était le manque de congés.

À Aix-la-Chapelle nous nous rendîmes tout d'abord aux Eliser-Brunnen, bien connues; une musique militaire y donnait un concert; il y a un grand rassemblement de soldats et d'officiers. Nous fûmes frappés de ce que certains d'entre eux portaient encore leurs insignes et la cocarde nationale. Dans la 4<sup>e</sup> armée on avait laissé à chacun la

plus grande liberté ; nous y vîmes le drapeau national à côté du drapeau rouge. Un officier que nous questionnâmes à ce sujet, nous montra une proclamation du Conseil des Soldats. Elle était conçue dans un esprit de la plus grande tolérance. Dans cette proclamation, le C. des S. laissa à chacun liberté complète d'exhiber les couleurs qu'il préférerait. Les officiers en général se saluaient les uns les autres ; les rangs étaient strictement maintenus. Les soldats cependant ne saluaient pas les officiers. Nous vîmes une seule fois un soldat faire le salut ; mais c'était visiblement par amitié, un signe de sympathie, qui avait pour l'officier plus de valeur que le salut le plus raide d'avant la révolution.

Les canons — tous camouflés — étaient ornés de verdure ; sur quelques uns, on avait planté de petits arbres de Noël en signe de la paix reconquise.

Dans nos promenades à travers Aix, nous n'avons vu que deux drapeaux rouges celui des C. des S. dans la salle de délibération de l'hôtel de ville et au local du C. des S. à l'Hôtel du Nord.

Suivant l'avis de notre bon limbourgeois qui nous avait conseillé de passer la frontière à Kerkrade, nous étions descendus à l'Hôtel Kaisershof. C'était le deuxième bon conseil qu'il nous avait donné, car par ce moyen nous sommes à l'improviste venus en contact avec le C. des S. de la 4<sup>e</sup> armée ; ce qui nous ouvrit le chemin vers Verviers et Spa, et même jusqu'au Grand Quartier Général Allemand auprès du général Winterfeld. Grâce à notre séjour au Kaisershof, — et disons le avec modestie — grâce à notre hardiesse, nous qui avions entrepris le voyage en simples curieux et qui n'avions jamais écrit une seule phrase dans n'importe quel journal nous étions devenus soudainement des personnages importants, des hommes considérés de la presse hollandaise. »

De cette soi-disant impression tragique on ne ressentit rien de notre côté. Nous pensions à tout le mal causé chez nous par l'armée et aux pillages auxquels elle s'était livrée dans notre pays déjà tant dévasté.

Quelques particularités sont encore relatées par d'autres correspondants du journal déjà mentionné. Nous lisons entre autres :

« En voyageant à travers l'Allemagne on remarque la révolution a un caractère particulier, variable suivant les régions. La différence entre les situations de Berlin, Cologne, Dusseldorf et Crefeld, pour ne nommer que ces localités est caractéristique. A Berlin, par exemple le grand pouvoir est entre les C. des S. ; le service de sûreté est entre les mains des militaires, la police désarmée y fait service de concert avec des soldats armés ; à Cologne on voit des soldats parfaitement disciplinés faire le service, en compagnie d'hommes du « Bürgerwehr. »

Ces membres de la garde-civique ont comme unique signe distinctif un brassard blanc, ils sont armés d'un fusil. Parmi eux, il y en a de tout âge et de toute condition.

A Dusseldorf les anciens agents de police font eux-mêmes le service, mais là aussi on voit des soldats prêter leur concours au C. des S. La situation à Crefeld est à peu près la même que celle de Dusseldorf, mais le C. des S. a pris des mesures énergiques contre les excès révolutionnaires. Le C. des S. de Crefeld dans une affiche annonce que tout le bureau du « Landwerk-Bezirk » reste en activité avec tout le personnel. Le commandant est maintenu dans ses fonctions ; en outre il y est dit que les uniformes restent les mêmes que sous l'ancien régime. Les officiers conservent leurs épaulettes et portent le sabre.

A Berlin, à peu près tous les soldats portent la cocarde rouge, celle-ci est rare à Crefeld.

Pendant un séjour dans différentes localités du

Rhin, pendant la durée de retraite, j'eus la conviction que seules les troupes des étapes s'étaient retirées en désordre. Le recul de l'armée de combat proprement dite eut lieu en bon ordre. Dans les rues, des tableaux indiquent les chemins à suivre par les différentes unités des armées.

A Cologne et à Dusseldorf on ressent l'impression d'une armée battue, incapable d'offrir encore la moindre résistance. Des séries sans fin de chariots de toute espèce passent les ponts du Rhin nuit et jour. Ils sont chargés d'aliments, de paille, de vélos, de sacs, de munition.

Dans ce défilé on remarque un groupe de jeunes paysans sans formation, commandé par un officier très jeune, à côté de lui un vieux général courbé. Un officier en uniforme sombre, un monoclé, dans l'œil, produit l'effet d'une apparition du vieux temps.

On voit beaucoup de mitrailleuses, de lance-mines, mais les pièces de campagne ou tout autre artillerie font complètement défaut. A Cologne je vis seulement un canon camouflé, je l'estimais une pièce de 24 cm.

Quoique la retraite s'effectua en général en bon ordre, quelques groupes isolés errent cependant, ne sachant où se diriger.

Tout cela rappelle à l'esprit l'image de la retraite de Napoléon, après la campagne de Russie. A la gare de Cologne sont accumulées de grandes quantités de fusils, de baïonnettes, de révoivers, car les C. des S. de plusieurs villes ont ordonné de désarmer les soldats, venant du front, afin d'empêcher que dans le pays, se forme une puissance armée à côté de la leur. L'attitude des soldats envers les C. des S. du pays est peu amicale, les C. des S. de la 4<sup>e</sup> et de la 5<sup>e</sup> armée ont décidé de ne pas se laisser désarmer. Le mardi et le mercredi elles traversèrent en armes la ville de Crefeld ; les officiers portant tous leurs insignes et pourvus de leur revolver.

L'animosité des soldats du front contre les conseils des soldats à l'intérieur du pays se base sur le fait, que ces conseils des soldats sont composés essentiellement de troupes de garnisons, d'hommes de la marine, et de troupes d'étapes, qui de l'avis des soldats du front n'ont pour la plupart connu aucun des maux effroyables de la guerre. L'indignation contre les troupes des étapes est très grande, car par leurs désordres et par leur recul précipité elles ont un moment mis en danger toute la retraite. De plus elles ont délibérément rendu inutilisables de grands stocks d'approvisionnements qui étaient indispensables aux troupes venant après elles. Un sous-officier de la 5<sup>e</sup> armée, que je rencontrais entre Crefeld et Dusseldorf me raconta comment des soldats des étapes avaient sali les provisions d'une manière inqualifiable, de la façon la plus dégoûtante ; ces aliments étaient devenus impropres à la consommation et des unités durent ainsi rester vingt-quatre heures sans manger. La retraite des armées allemandes produit une impression d'autant plus étrange qu'elle s'effectue à travers des villes pavoisées. Toutes les villes sont ornées ; au bord du Rhin on remarque peu de drapeau tricolore. Des arcs de triomphe sont dressés, des guirlandes pendent aux façades des maisons. A Cologne au coin de la Aachener Strasse et Hohenzollern Ring (qui avait encore conservé son nom). On lisait sur un grand calicot : « Der Deutsche Strom, der Kölner Dom grüssen die Heldenschar. » — Le fleuve allemand, le dôme de Cologne saluent la légion des héros. — A Dusseldorf, près de la gare, on trouve l'inscription suivante : « Willkommen unsren unbesiegten Helden. » — Bienvenu à nos héros non vaincus. — Au Ostwall à Crefeld : « Herstlich Willkommen den tapferen Krieger. » — De tout cœur bienvenue aux guerriers héroïques. —



L'ex-kronprinz d'Allemagne en route vers Wieringen.

Les chariots de l'armée sont couverts de verdure, de fleurs, de drapeaux, ainsi que la tête des chevaux. A Cologne passa un char orné de drapeaux allemands, français et tures. Les soldats portent des fleurs, de la verdure aux boutonnières, mais toutes ces manifestations faites pour donner le change ne font qu'accentuer la détresse de la déroute.

De temps à autre un groupe de civils entonnent un hurra! mais ce cri se perd rapidement dans une atmosphère de découragement. Les hommes sont très fatigués car la retraite s'effectue à marches forcées. On parcourt journalièrement de 38 à 42 km. Après deux jours de marche, les soldats se reposent pendant vingt-quatre heures, puis, ils font deux nuits de marche, prennent de nouveau vingt-quatre heures de repos pour reprendre leurs marches pendant deux journées.

A Crefeld, dans la Gladbacher Strasse, j'ai été témoin oculaire de la manière dont ces hommes épuisés étaient l'objet de manifestation de mépris. Un groupe cigarières, chacune au bras d'un prisonnier français, criaient aux soldats : « Diese sind jetzt unsre Herren. Ihr seid kein Männer! » — Ceux-ci sont maintenant nos maîtres. Vous n'êtes pas des hommes! — Et le public et les soldats se turent.

Dans la Rhénanie, l'opinion est antipathique à l'égard du gouvernement de Berlin. Beaucoup de gens craignent que de plus grands maux ne s'abattent sur l'Empire et il n'est pas rare d'entendre dire : « L'occupation étrangère nous préservera ici de beaucoup de misères. » Dans les cafés on en parle d'une façon très résignée; on exprime l'espoir que grâce à elle le ravitaillement s'améliorera mais on exprime aussi souvent le vœu que les troupes noires n'envahissent pas le pays.

Cette distinction, cette différence de sentiment qui existait dans les différentes divisions d'armées est encore avérée dans un appel, lancé par le conseil des S. et O. :

« Le comité exécutif du Conseil des soldats du grand quartier général a adressé un appel aux Conseils des soldats de l'armée de campagne. Il y est dit que la vieille patrie que les soldats défendirent pendant la guerre cruelle n'existe plus. Les soldats reviennent dans une nouvelle patrie, mais elle est menacée d'un grand danger; l'effon-

drement et la ruine. C'est pourquoi il faut écarter tout ce qui peut provoquer des querelles entre frères. Le peuple allemand soupire après la paix, le travail, le pain et la démocratie. Ce désir ne peut être réalisé que par la convocation d'une assemblée nationale et avec le concours de l'armée de campagne. Le gouvernement Ebert-Haase est du même avis. C'est pourquoi nous devons le soutenir. » L'appel continue :

« Nous ne voulons pas de nouveau nous laisser dérober la valeur réelle de notre travail, c'est pourquoi nous demandons la nationalisation de toutes les industries prêtes à l'être, et nous voulons la journée de huit heures.

» Mais le maintien d'une production régulière doit être assurée malgré toutes les circonstances défavorables. Toute la vie économique ne peut être changée brusquement, parce qu'alors la production ainsi que cela s'est produit en Russie, serait paralysée et le peuple serait voué à la famine.

» Nous exigeons de plus une assistance suffisante aux chômeurs et une extension de l'assurance pour les vieillards et les invalides.

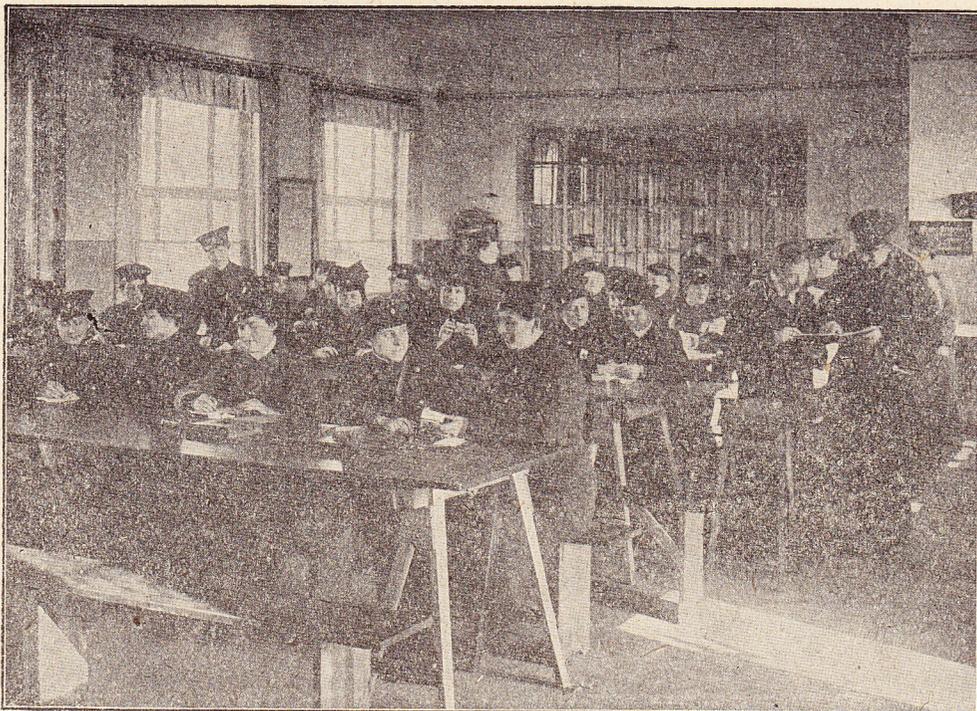
» Le gouvernement est disposé à améliorer le sort de la classe ouvrière, et puisqu'il est composé d'hommes qui se sont toujours opposés à l'exploitation de la classe des travailleurs, nous pouvons être assurés qu'il ne négligera rien pour défendre nos intérêts.

» Nous voulons la démocratie, parce qu'elle réunit toutes les forces du peuple. Le gouvernement seul, qui devra son existence à la volonté du peuple, aura la force de prendre toutes les dispositions qui améliorent notre sort. L'ancien régime était dépourvu de cette force, c'est pourquoi il a dû faire place à un gouvernement socialiste qui a mis résolument la main à l'ouvrage.

» L'état de siège est levé, le droit d'association est appliqué, tous ceux qui ont été condamnés pour délits politiques sont remis en liberté et les anciennes dispositions pour la protection des travailleurs sont remis en vigueur.

» D'autres réformes, qui influent fortement sur notre existence ont été introduites, mais la grande œuvre doit encore être accomplie, si la classe ouvrière ne veut pas rester courber des dizaines d'années sous les suites funestes de la guerre.

» Camarades, vous avez donné votre sang pour



Local de conductrices de tram à Berlin.

L'ancienne patrie, maintenant il existe une nouvelle. Décidez-vous mêmes, voulez-vous l'ordre ou voulez-vous tomber dans l'abîme ? »

Après la lecture de ce qui précède, on comprendra mieux la portée de la communication suivante émanant de l'autorité belge :

« La 4e et 1re division occuperont une partie de l'Allemagne. Ces troupes sont placées sous le commandement du général Michel.

Le général Coppejans est près l'état-major.

Notre armée reste mobilisée. »

Ces divisions firent halte près de la frontière allemande le 30 novembre. Elles furent reçues avec enthousiasme dans les villages du Limbourg, de Liège et de Luxembourg. Des prisonniers revenant d'Allemagne retournaient dans ces provinces.

On annonça de Liège :

« Deux jours après la signature de l'armistice, des prisonniers anglais et français arrivèrent, leurs formes augmenta rapidement de sorte que les uniformes bleu-foncés des Français (peu de pantalons rouges) et les uniformes khaki sombres, sévères, verts-foncés des Anglais inondaient les rues. Il faut l'avouer, tous étaient extrêmement propres et leurs habits paraissent livrés neufs par les tailleurs.

Ajoutez à cela que tous ces soldats étaient bien rasés, bien coiffés, qu'ils étaient très corrects, et on comprendra que les Liégeois se firent un plaisir de les héberger. Les Anglais surtout avaient du succès, bien des personnes se faisant gloire, ou voulant se donner l'air de connaître la langue de Shakespeare.

Ceux qui, n'eurent pas une large part à cette générosité étaient les Russes qui arrivèrent quelques jours après. Ils étaient au nombre de 5000.

C'étaient en général des hommes éreintés, à la barbe hirsute, pas lavés, ils portaient des vestes et des manteaux déchirés, des bottes béantes, plusieurs même étaient chaussés de sabots; il étaient originaires de toutes les parties de la Russie. Il y en avait aussi de la Sibérie, de Tobolsk, de Omsk, et même des contrées plus éloignées, car leur petite taille, leurs yeux rapprochés, leurs pommettes sail-

lantes indiquaient suffisamment si l'on avait affaire à un Lapon ou à un Samoyède.

Il est facile à comprendre que l'on n'aimait pas à héberger ces hôtes, ils furent réunis dans les écoles et dans d'autres bâtiments publics.

Il se forma immédiatement un comité qui s'occupa de ces malheureux. Il y a peu de temps, un cortège de 1500 de ces hommes arrivait à pied de Sedan. Après leur avoir servi un repas chaud ils étaient bientôt couchés dans des classes bien chauffées sur de la paille fraîche, ils y ronflaient que c'était plaisir à les voir. Il y avait bien longtemps qu'ils n'avaient plus si bien dormi.

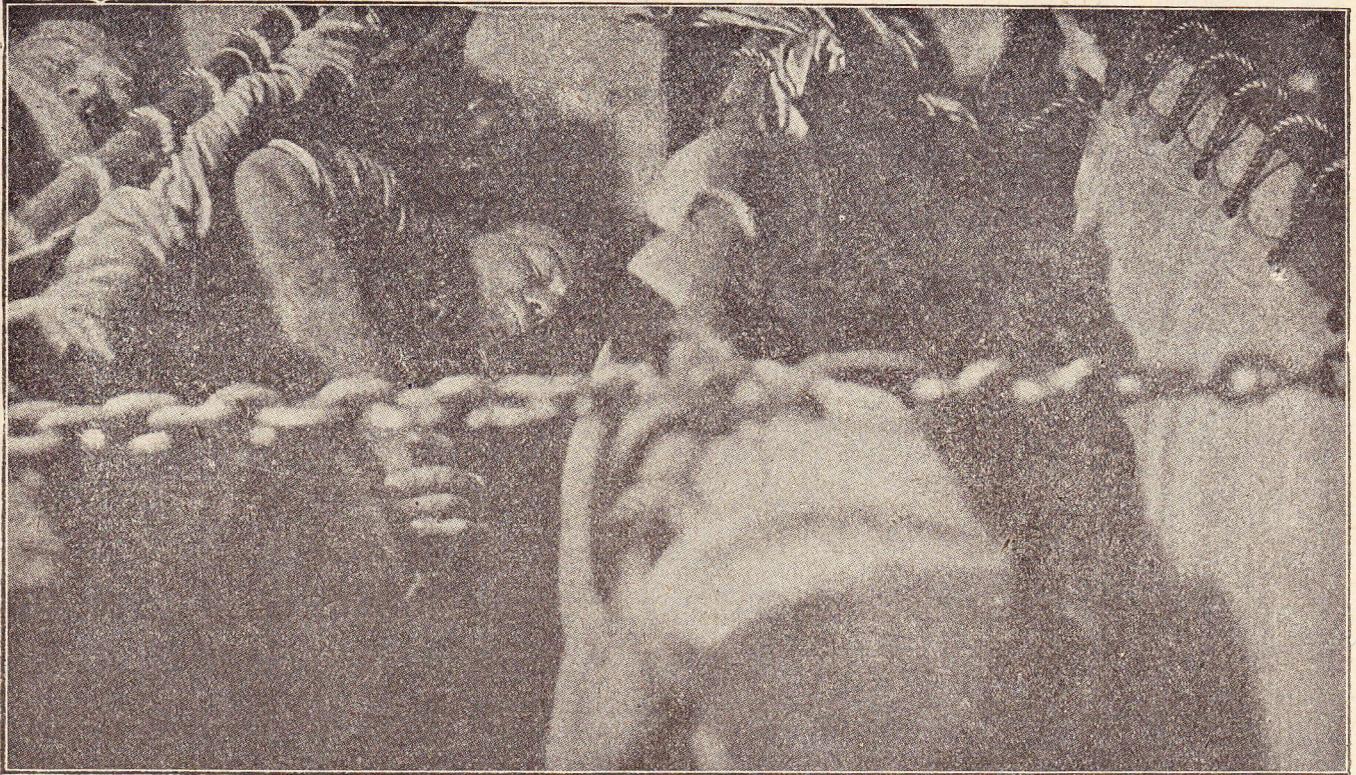
C'étaient des hommes qui au début de la guerre avaient été fait prisonniers pendant l'offensive de Mackensen, à la bataille des Masures. Depuis lors, on les avait amenés au front ouest; ils devaient y travailler aux tranchées dans les premières lignes; plusieurs milliers y étaient morts. J'ai parlé de plusieurs de ces hommes, en me servant d'un interprète. Ils ont dû travailler sous les coups de baïonnettes et de crosse de fusil. Un des plus grands martyrs était celui du « poteau ». Le malheureux fut assis sur une chaise, les mains et les pieds liés au poteau, puis on enleva la chaise, le patient resta suspendu jusqu'à ce qu'il devint fou.

Ces Russes sont doux comme des moutons, ils regardent hébétés et craintifs. On sent qu'ils ont vécu pendant quatre ans, et avant la guerre aussi, sous la menace du knout.

Nous avons maintenant à notre charge ces épaves de la guerre mondiale, nous les aidons comme nous le pouvons; leur nombre s'accroît encore. Pour les nettoyer nous les envoyons aux installations de bains chauds que les charbonnages mettent gratuitement à leur disposition.

Il restait ici un stock considérable d'uniformes allemands, mais ils n'en veulent pas, ils préfèrent rester couverts de leurs haillons ou attendre qu'on donne un costume civil quelconque. C'était leur façon d'exprimer leur haine contre les Allemands à cause des souffrances qu'ils en avaient endurées.

Quand le matin ils mangent leur ration de pain qu'ils trempent dans une décoction qui leur sert de



Couchettes dans un sous-marin américain.

café, à midi un peu de viande et de la soupe et le soir leurs pommes de terre; quand ils peuvent traîner librement à travers les rues pendant toute la journée en fumant de temps à autre des cigarettes que leur tendent des écoliers ou de gentilles demoiselles, quand le soir ils peuvent se rendre insouciant à leur paillasse sans devoir envisager avec crainte le lendemain, oh! la vie leur paraît si douce!

L'occupation de l'Alsace-Lorraine par les Français put avoir lieu avant le 1 décembre.

Le 17, les Français entrèrent en Alsace.

Un témoin oculaire écrivit :

« Il est cinq heures du matin, il fait encore obscur. Les flaques d'eau sont gelées dans les plaines de la Lorraine. Les feux de bivouac flambent ça et là, les soldats, se préparent pour la marche.

Le jour pointe.

La division marocaine (général Daugand) s'avance sur Château Salins. Elle entra dans la ville pavoisée. Le 6e corps (général Saverne) se dirigeait vers le col de Saverne, où la 73e division Lebory avait fait une entrée impressionnante.

En même temps, le général Hirschauer, commandant de la 2e armée entra à Mulhausen.

Les Alsaciens exhibèrent d'anciennes bannières de l'époque de Napoléon III, ils ornèrent leurs maisons des branchages et de la verdure, ils dressèrent des arcs de triomphe. Partout, à Neuf-Bresach, Wasselone, Colmar, Saarbarg, la population était en liesse et acclamait les Français. Des jeunes filles en costume national offrirent des fleurs aux officiers et en jetèrent aux soldats.

Le 19 novembre, le vieux Metz, pendant de longues années une forteresse allemande reçut le maréchal Pétain. Le grand quartier général s'y était établi venant de Pro vins.

Un train immense mit trente heures pour parvenir à Metz. Nous débarquions à dix heures du soir, transis de froid, n'ayant pas mangé de

la journée, ayant passé une nuit dans l'obscurité absolue.

Fait caractéristique, les wagons de tête du train contenaient les officiers supérieurs et les wagons de queue des chevaux.

Par un bouleversement inexplicable, les chevaux arrivèrent en tête en gare de Metz et les officiers supérieurs en queue, le milieu seul ne changea pas. Nul planton ne nous attendait.

Une longue colonne d'officiers se mit à chercher le G. Q. G. sous la pluie, dans une ville noire, veuve de passants, parmi les rues inconnues dont les plaques indicatrices avaient été arrachées.

Le train portait également trente jeunes filles ou jeunes femmes, dactylographes du service des décorations.

Le G. Q. G. à Metz! C'était l'apothéose que tous ces soldats de carrière désiraient depuis leur enfance. Arrivés dans la capitale lorraine, ils eurent la satisfaction méritée de s'installer dans le palais-caserne où trônait la Kommandantur du 15e corps prussien, au bord de la « nonchalante Moselle.

Acompagnons en pensée les Français dans les pays reconquis.

Gustave Babin, rédacteur de « Illustration », y a suivi les armées lors de leur entrée triomphale. C'est à celui que nous empruntons les impressions suivantes :

Nous avons quitté Nancy en pleine nuit. La pointe d'aube nous a surpris au bord de la Loure Noire, au milieu du petit village ruiné de Moncel, où veillaient des sentinelles.

C'est à Moncel que passait, en dernier lieu, le front, le village nous appartenait. La frontière était à 1.500 mètres en avant. Plus de poteau. Il fut, je pense, renversé en 1914, et on ne l'a pas remplacé. La première borne allemande « Saargemund (Sarreguémines)-Nancy » indique qu'on a franchi la ligne abolie.

Le jour monte, et le paysage apparaît dans toute sa morne désolation : terres en friche, hérissées de noirs chardons desséchés, buissons fauves de fils de fer barbelés, un « no man's land » sinistre, où se dresse, de loin en loin, un pan de mur ébréché par le canon.

Sur cette route, réparée en hâte, mais encore assez cahoteuse, où l'auto suit au pas, en titubant, une troupe en marche, on descend volontiers pour se dégourdir les jambes. Alors, on fait d'étranges rencontres : ici, un Russe, allant d'un train régulier, sans hâte, sous son mince bagage, vers un asile qu'il ignore; plus loin, deux soldats français, qui, sous l'ancien uniforme avec le képi et le pantalon garance, apparaissent pareils à ces « Vieux de la vieille » qu'a chantés Théophile Gautier, ou encore évoquent les classiques « Deux Grenadiers ». Ce sont des prisonniers qu'on a relâchés ou qui sont partis, simplement, à l'armistice, et que personne n'a inquiétés. Mais eux, pressés d'arriver, hâtent le pas vers leurs foyers et dédaignent de s'attarder au spectacle de victoire qui nous attire.

Un peu plus loin, voici, apparition surprenante, quatre Allemands, deux officiers, deux sous-officiers, tous quatre jeunes, roides, corrects, portant au bras droit le brassard blanc des parlementaires. Ils sont chargés de remettre au commandement français le matériel de guerre demeuré à Château-Salins : une cinquantaine de canons qui viendront en compte dans le lot respectable de bouches à feu dont les clauses d'armistice exigent la livraison. Un spahi les conduit au-devant du général Daugan, qui s'avance à la tête de sa glorieuse division, la première division marocaine.

Du sommet de la côte, d'où on le découvre tout à coup, Château-Salins, amas de toits plats, couverts en tuiles, égayé de hautains sapins, surgis de place en place, dominé d'un svelte clocher, fin comme une aiguille, se présente à l'arrivant sous l'aspect le plus avenant. Mais il nous apparaîtra plus aimable encore, infiniment, plus près de notre cœur quand nous aurons connu l'accueil si touchant qu'il réservait à nos troupes.

Les habitants avaient préparé un arc de triomphe bien rustique, enguirlandé de branches de sapin. L'arrivée, de nos troupes est si inopinée, si rapide, qu'ils n'ont pas eu le temps de l'ériger. Il git sur la route. Ils ont renoncé, ils ont abandonné le travail. Beaucoup d'entre eux, impatients, avides de voir plus tôt leurs libérateurs, leurs frères retrouvés, sont allés au-devant d'eux, sur la grand-route, et, rubannés, fleuris, parés de cocardes, leur font à l'entrée un pittoresque cortège.

Pauvres braves gens, à quel odieux joug ils échappent! Dès les premiers mots, des mots qui flagellent, qui brûlent — qui sanglotent, aussi — ils nous font part de leur misère, après qu'ils ont, dans un vivat, dans un soupir, une larme perlant au bord de la paupière, exhalé leur joie.

Je demande à un bon vieux qui arbore sur sa poitrine, à côté de la médaille d'Algérie (1871), la médaille des anciens combattants de 1870 : « Vous qui avez connu les deux guerres, étaient-ils plus méchants dans celle-ci que dans l'autre? — Oh! monsieur! cinquante fois plus méchants! »

Voilà donc un progrès certain par eux réalisé! Les derniers qui parlèrent d'ici — encore que ce fût à la suite de l'armistice — s'acharnèrent à coups de talons de bottes sur les ceps de vigne.

M. l'abbé Pauly, curé de Château-Salins, qui fut du haut de la chaire de vérité d'une vaillance d'apôtre ou de prophète, donne une voix à toutes ces clameurs de souffrance : « Nous n'avions, dit-il, pas le droit d'écrire, pas le droit de penser, pas le droit de sentir. »

Pour l'heure, sans songer à oublier jamais ces misères, ni à renoncer à l'implacable, à la sainte

haine, on jette un voile sur les pensées tristes. C'est la joie délirante, aiguisée à ces douloureux souvenirs évoques. « Toute le monde est fou, dit une ménagère. On n'aura pas de soupe, aujourd'hui. »

Les sons retentissants des clairons qui s'approchent, les accords assourdis de la musique, en tête du régiment, exaltent encore, surchauffent cet enthousiasme latent, prêt à éclater. Quand, derrière un peloton de spahis, groupés autour de leur fanon, sous lequel flotte une queue de cheval blanche, teinte, au bord, de pourpre, et comme traînée dans du sang, quand, derrière cette troupe étrange, insolite, inouïe, faite pour déconcerter et émerveiller tous ces spectateurs béants, apparaît le général Daugan, radieux, un frisson passe sur la foule pressée. Un cri monte, se propage de proche en proche, roule comme une vague jusqu'au fond de la rue, jusqu'au parvis de l'église dont le bourdon égrène là-haut ses notes graves : Vive la France! Vivent nos libérateurs! Et des femmes se jettent au-devant du drapeau et le baissent, inclinées devant ce signe tangible de la Patrie comme devant l'ostensoir. Mais, vraiment, décrire cela!...

Le général Daugan, entouré de son état-major, s'est arrêté en avant de la place de l'Hôtel-de-Ville, que parent des tilleuls défeuillés par l'automne. Le 8e zouaves, la fourragère rouge à l'épaule, défile devant lui, aux accents entraînants de sa musique, massée de l'autre côté de la rue. Ah! la magnifique l'impressionnante troupe! Les spectateurs, autour de nous, n'en reviennent pas! On leur avait représenté l'armée française désorganisée, rebelle, déguenillée, mourant de faim, en tout semblable, quoi! à l'armée allemande, à cette heure. Et ils voyaient en rangs réguliers, impeccables, des soldats de belle mine, en uniformes fanés à peine par les dernières semaines de la rude campagne, graves, sans forfanterie, beaux, enfin. Ils comprenaient, maintenant, dans quelle trame de mensonges ils avaient été enveloppés quatre ans durant. Ils en eurent d'autres preuves.

On cause, on échange ses réflexions, qui sont souvent bien amusantes.

— Ils ont donc du caoutchouc sous leurs talons? me demande un brave voisin, émerveillé de la souplesse du pas. Je souris.

— Les autres, poursuit-il, quand ils passaient de bon matin, il n'y avait plus moyen de dormir.

Et, maintes fois, cette observation se croise, d'une bouche à l'autre.

— Ça n'est plus la même chose!

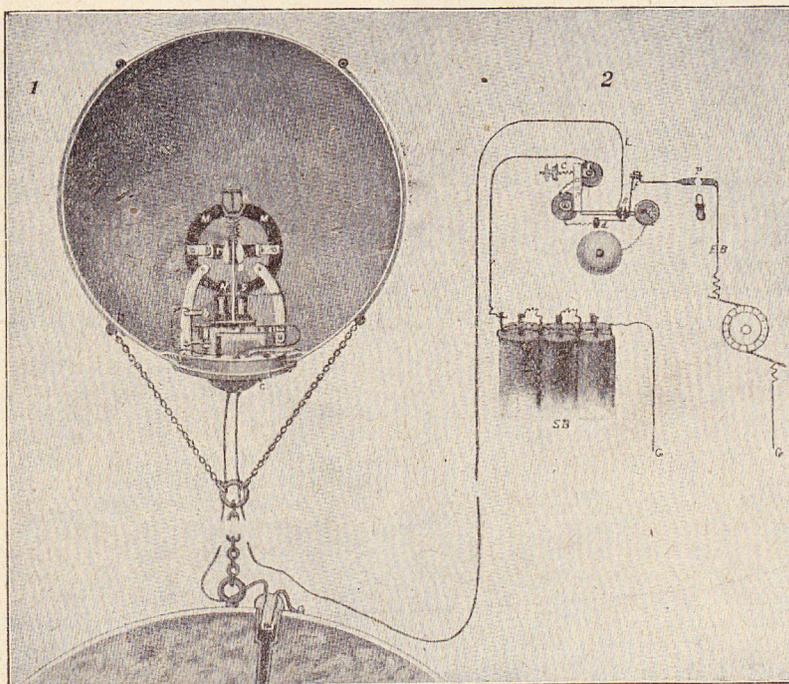
— Non, plus de tout la même chose.

Pour tout dire, ils éprouvent quelque déception à ne plus retrouver les anciennes culottes rouges, qui étaient à leurs yeux la caractéristique de l'armée française, et qui leur étaient apparues, au début de la campagne, dans la brève poussée offensive. Par contre, le calot, que portent quelques hommes de services, des sanitaires, des convoyeurs, les enchante : « Tiens, l'ancien bonnet de police! » s'exclame, ravi à cette vue, un septuagénaire, qui dut le coiffer jadis.

Le bourdon vibre toujours, dans l'air vif. Les avions de la Marocaine, reconnaissables à leur croissant, ronflent dans l'air, si bas qu'à tout instant on tremble pour le coq du clocher.

La foule se grise de ce mouvement, de ce bruit, de cette musique, de ses propres cris. Chaque fanion qui passe, chaque chef de bataillon, chaque chef de section soulève une reprise d'acclamations.

Cependant les prisonniers libérés continuaient à arriver par petits groupes, des Anglais, dans un état lamentable, hâves, couverts de furoncles, si pitoyables que le cœur se fendait à les voir. Et, comme on s'empressait autour d'eux, nos hôtes demeuraient stupéfaits de voir des médecins-majors, des officiers attentifs à les reconforter, à les secourir, et le général Daugan donner un camion pour les reconduire.



L'installation d'une mine sous-marine

— Comment!... Vous vous entendez donc avec les Anglais? Ils nous disaient que vous étiez à couteaux tirés!...

Oui, braves gens. Ils prenaient, une fois de plus, leurs désirs pour des réalités. Mais la réalité, vous le voyez aujourd'hui : c'est cet accord parfait entre alliés qui nous a valu le triomphe final.

Il y eut encore, dans cet entr'acte, un piquant intermède. Dans deux voitures de bel aspect, l'une portant — encore! — le drapeau blanc qui doit être, désormais, de fabrication courante, de l'autre côté arrivèrent de nouveaux parlementaires : des officiers et des ingénieurs, qui venaient remettre au commandement français, à Nancy, les voiles ferrées de la Lorraine. On les accueillit avec la stricte correction d'usage. Mais on fut dans l'impossibilité de leur faire continuer leur route. La Légion étrangère — quasi providentielle coïncidence, et comme on se retrouve! — la Légion approchait, barrait la route à tout convoi, à toute voiture. Elle allait défiler devant eux, groupés à quelques pas en arrière, sous les tilleuls, près des autos françaises qui devaient les conduire au terme du voyage. Ce fut un spectacle pour eux peu banal, que peut-être ils se fussent passés de contempler, mais qu'on ne pouvait guère leur éviter. Le dieu Hasard est espiègle, parfois.

La Légion défila, comme avait passé le 8e zouaves, au milieu des vivats, des bravos, arborant la double fourragère rouge, que lui ont valu ses derniers exploits. Le colonel Rollet, fidèle, même à cette saison, même sous ces âpres climats de l'Est, à sa légendaire tenue de toile khaki, le dolman couvert, cuirassé de croix et de médailles, avait pris dans ses mains le drapeau, et, au milieu de la garde prestigieuse que l'on connaît, de ces légionnaires chevronnés, décorés, médaillés, fièrement campé à la gauche du général Daugan, face à la musique, jouant à pleins poumons la marche fameuse, il vit défiler son glorieux, son inégalable régiment, impeccable, astique, ganté même, allant d'un pas relevé, allègre, triomphal.

Quand arriva la dernière compagnie, le général Daugan lui fit faire halte. Il demanda au colonel Rollet, avec son glorieux étendard, de remonter

de quelques pas, non loin de l'endroit où se tenaient, auprès de leurs voitures, les parlementaires allemands, causant entre eux d'un air en apparence détaché, ou questionnant le capitaine interprète, mais risquant de temps à autre un regard furtif et intéressé par le spectacle inattendu qui s'offrait à eux sans qu'ils l'eussent souhaité. Le général se plaça face à ce groupe héroïque : le drapeau tricolore au milieu de sa garde. Les clairons sonnèrent. En quelques paroles jaillies du cœur, frémissantes, qui nous remuèrent si profondément, nous secouèrent avec une telle véhémence que je n'eus point la force ni la présence d'esprit d'en fixer le texte, il salua, dans la prodigieuse phalange, l'un des meilleurs, des plus purs artisans de la victoire, et lui exprima la gratitude de la France; puis, les yeux humides lui-même, me sembla-t-il, dans un beau geste de chef, un geste inspiré, qui souleva la foule, exalta tous les cœurs à la fois, se penchant sur l'arçon de sa selle, il baissa à son tour les plis de la soie pâlie aux soleils et aux intempéries des batailles.

Un souffle passa, irrésistible, comme l'affolante tramontane. Un patriotique délire transporta les assistants. L'épique défilé se termina dans une clameur formidable, une tempête de cris, de vivats, tandis que, sur un ordre du général au chef de musique, éclatait la « Marseillaise » ailée.

Ce soir, mes yeux sont brûlant, d'avoir versé trop de douces larmes...

L'entrée à Metz eut lieu cet après-midi, mardi 19 novembre. Le temps était gris, froid. L'émotion des Messins sincère, indubitable, mais calme, contenue. On avait la sensation d'une tendresse douloureuse, navrée encore au souvenir des souffrances passées. Des cœurs, des cerveaux si longtemps comprimés, ne peuvent rebondir d'un coup. Leur joie ne pouvait guère être bruyante. Mais des gens qui pleurent à chaudes larmes au passage d'un drapeau — et j'en ai vu beaucoup, autour de moi — ne sauraient lui manifester plus éloquemment leur sentiment intime, et l'émotion intense étrangle les paroles dans les gorges. Il y avait si longtemps qu'ils attendaient l'aube de ce jour, et d'une belle ferveur. « Ah! disait une femme à un

groupe d'officiers, ah! vous pouvez vous vanter d'être les désirés!» D'ailleurs, certains manifestent pour tous : « Je suis fatiguée, moi, disait une autre femme à sa mère; crie à ton tour! »

La population de la ville s'était accrue de foules innombrables accourues de tous les points de lointaines banlieues. Ce matin, dès la frontière, presque, à 18 kilomètres de Metz, nous dépassions des files ininterrompues de pèlerins, par groupes d'amis, par familles, emportant avec eux leur frugal repas. Les premiers paquets atteignaient déjà, quand nous y arrivâmes, Frescaty, où sur le terrain de manœuvres, dominé de haut par le colossal hangar à zeppelins que tant de fois, à la jumelle, nous avions contemplé de loin, étaient rangés nos cavaliers.

La nouvelle du malencontreux accident survenu au général Mangin, connu d'un petit nombre, par bonheur, nous avait, d'autre part, profondément attristé. Tant de menues choses contribuent à créer l'atmosphère!

Et puis, un bon prêtre de campagne, avec lequel je m'entretenais un moment, a peut-être, d'un mot, expliqué nos sentiments confus : « Il me faut me pincer, disait-il, pour me persuader que je suis éveillé, que tout cela n'est pas un rêve. » C'était sans doute l'impression du grand nombre, dans cette foule compacte que les jolis bonnets lorrains émaillaient comme des pâquerettes un pré. Car, pour la circonstance, on avait ressorti, à profusion, des armoires familiales, les vieux costumes, si seyants, de la province, les jupes vives ou sombres, les fichus brochés, les bonnets de dentelles, épinglés d'une cocarde, et qui rappelaient, ainsi parés, les coiffures des femmes de la Révolution.

Arrivés de bonne heure, nous nous sommes répandus par groupes dans les rues.

Naturellement, j'ai poussé tout d'abord vers la place où le maréchal Fabert se dresse en une très décorative effigie, entre deux pylônes couronnés d'attributs guerriers, en avant du parvis de la cathédrale. Nul n'ignorait en France, qu'au porche de la vénérable église, toute dentelée et ciselée, Guillaume I figurait le prophète Daniel, — Guillaume II ou à peu près lui, car un Daniel avec les moustaches en paratonnerre cela est peu biblique. Le sculpteur avait donc dû tricher. Les moustaches, poissées comme au blanc gras sur les joues de l'impérial cabotin, ont à peu près disparu.

Le premier transport des Messins libérés s'exerce ici : on a ligotté de menottes les bras du criminel histrion et, à son cou, pendu une pancarte de carton où se lisent ces mots, en élégante gothique, si mes yeux ont bonne mémoire : « Sic transit gloria mundi ». Sans doute n'es-ce que par respect pour le saint lieu qu'on n'a pas décapité l'odieuse image, et il faut convenir qu'on a mieux fait en s'en tenant à cette mise au pilori.

Après quoi — ou simultanément — les Messins ont proprement déboulonné et jeté bas trois statues qui depuis trop longtemps offensaient leur vue : le vieux Guillaume — « l'inoubliable grand-père » — et Frédéric Charles — le Prince Rouge — auprès du palais de Justice, sur cette admirable esplanade d'où l'on domine la Moselle et l'un des plus exquis, des plus nobles panoramas qui soient en France; enfin, plus loin, près de la porte Serpenoise, que le général Mangin, sans ce regrettable accident, eût franchie à cheval, une statue de Frédéric III. Et ainsi, toute l'impériale dynastie des Hohenzollern a son dû, l'aïeul, le père, le fils. Les deux premiers gisent, lamentables, au bas de leur piédestal; Guillaume 1er qui, d'un geste court, semblait indiquer la place où il fallait porter le coup suprême, semble dormir sur son bras replié, la poitrine bosselée, la tête rentrée dans les épaules. Frédéric III n'a plus de chef apparent, soit qu'on l'ait décapité, soit qu'il ait plongé profondément de la tête dans

le sol. Le troisième attend qu'on décide de son sort.

Des sons de clairons nous ont rappelés vers l'Esplanade, en face de la statue de Ney, fusil au poing, pavoisée et enrubannée de tricolore, à laquelle de grands vieux ormes, des marronniers, des tilleuls, des buissons de troènes verdoyants font un cadre harmonieux. Le peloton de cavalerie d'honneur, avec son étendard, est déjà rangé en rectangle, en arrière du piédestal du « brave des braves ». De temps à autre un rayon, perçant les nues blafardes, met une lueur de gaieté sur le noble cadre, austère, par ce jour gris.

Peu à peu, la municipalité — qui a appelé au milieu d'elle Maurice Barrès, accouru des premiers vers sa chère Lorraine enfin libre — les notables, les délégations viennent occuper les places qui leur ont été réservées. Mais l'attente doit être longue encore : la chute de cheval du général Mangin a retardé beaucoup la marche du cortège.

Enfin, le canon tonne au loin. Bientôt, la rumeur des vivats, roulant comme une houle, annonce l'arrivée des troupes. Les voici : l'escadron de cavalerie d'escorte, puis, dernière lui, sur un cheval blanc, le général Pétain, — non : le Maréchal, car la nouvelle vient de se répandre, que le commandant en chef des armées du Nord et Nord-Est, recevant, à son tour, la récompense de ses éminents, de ses inestimables services, vient d'être élevé à la suprême dignité militaire. La consigne est donnée déjà au maire, aux autorités, de l'appeler « Monsieur le Maréchal ».

Le Maréchal est en tenue de campagne, sans une décoration apparente, enveloppé de la longue capote bleu horizon. Le surfaix de sa selle est de drap bleu sombre, bordé seulement de rouge : on ne saurait déployer, en un tel jour, moins de faste. Dans cet appareil sobre, la figure, grave, tendue par l'émotion, est belle, d'une beauté profonde.

Une longue et vibrante acclamation le salue, la même qui vibrerait à Château-Salins, la même qui l'accompagne ininterrompue depuis son entrée en ville, à la tête de ses troupes victorieuses : « Vive la France! Vivent nos libérateurs! » Elle ne cessera de retentir dès que passera un drapeau, un simple fanion, dès que se présentera, impeccable en sa tenue, une unité nouvelle. Au passage d'un bataillon de tirailleurs sénégalais, on criera : « Vive les noirs! » Et le détachement des artilleurs d'assaut, avec la visière, de leur casque brisée, uniformément, en avant, avec leurs vestes de cuir, auront un vif succès de curiosité. Et à chaque instant reviennent sur les lèvres, comme les réponses d'une litanie, des réflexions de ce style : « C'est autre chose que les Boches! » Ou encore : « Ça change de ce qu'on était habitués à voir! » Les Messins sont en extase.

Les gens, autour de moi, demandent : « Où est Pétain? » Car l'image n'a point popularisé, dans ces pays subjugués, les traits de nos admirables chefs. Et une autre question suit : « Où est Mangin! » Alors, il faut leur expliquer l'accident qui empêche l'énergique commandant de la 10<sup>e</sup> armée, le fidèle Lorrain, de recueillir en ce jour de triomphe, si longtemps, si ardemment souhaité de son cœur, but suprême de sa carrière, le prix de ses magnifiques efforts, de sa vaillance, de sa ténacité!

Le maréchal Pétain, derrière lequel se dresse son fanion cravaté de blanc, aux mains de l'adjudant Bertrand est entouré du général Buat, major-général, auprès duquel vient prendre place, à pied, le général Fayolle; d'un certain nombre d'officiers du grand quartier général; de l'état-major de la 10<sup>e</sup> armée, groupe éclatant sur le décor sombre des arbres défeuillés des boulingrins ton dus.

En même temps que tonnait le canon, les cloches de la ville se mettaient à sonner et la voix sourde de la Mutte, le bourdon fameux de la cathé-



Femmes allemandes remplaçant les chauffeurs à bord des navires.

drale, dominait leurs voix claires, semblant mugir à l'infini, de sa note unique, la devise inscrite à son flanc d'airain : « J'annonce la Justice! »

Quand se fut écoulée la dernière colonne, le maréchal Pétain se rendit à l'hôtel de la Préfecture, où il devait introduire dans ses fonctions M. Mirman, commissaire de la République à Metz. Après une courte réception, il se rendit ensuite, à cheval, toujours, à la cathédrale.

Au seuil l'attendait — à défaut de l'évêque allemand, Mgr Bensler, qui d'ailleurs n'a pas laissé parmi son clergé de mauvais souvenirs — le vicaire général, Mgr Pelt, un Lorrain d'authentique souche, figure énergique et de puissant caractère, sous la cape de pourpre des prélats romains, qu'entourait le chapitre entier de la cathédrale, chanoines, abbés, en habits de ville, tous arborant, sur la poitrine, des nœuds de rubans ou des cocardes tricolores.

La Mutte continuait d'égrener sa note grave. L'ombre gagnait le temple auguste, où quelques personnes seulement avaient pu pénétrer. Les vitraux s'éteignaient dans le crépuscule. Quelques bougies seulement scintillaient sur l'autel, et il n'y avait de lumière qu'une large nappe épandue dans le transept du côté de l'Épître, où était rangée la maîtrise.

Quand le maréchal mit pied à terre, Mgr Pelt s'avança au-devant de lui. Dans une très sobre, mais très pénétrante allocution, il lui exprima la joie de tout le clergé lorrain, à voir rentrer à Metz les soldats victorieux, et la profonde reconnaissance qu'avait vouée la Lorraine à tous les chefs qui avaient assuré ce triomphe de la juste cause, et à lui en particulier.

Le maréchal remercia, visiblement ému, et, en quelques mots, dit le bonheur qu'il avait éprouvé en venant, au terme de cette terrible lutte, vers la cité lorraine délivrée.

Prenant alors la gauche du maréchal, le prélat le conduisit jusqu'au transept. La grande allée du « Te Deum » emplit les voûtes. La foule entière, qui s'était ruée sur les pas du maréchal, accompagnait de ses voix la maîtrise, chantait,

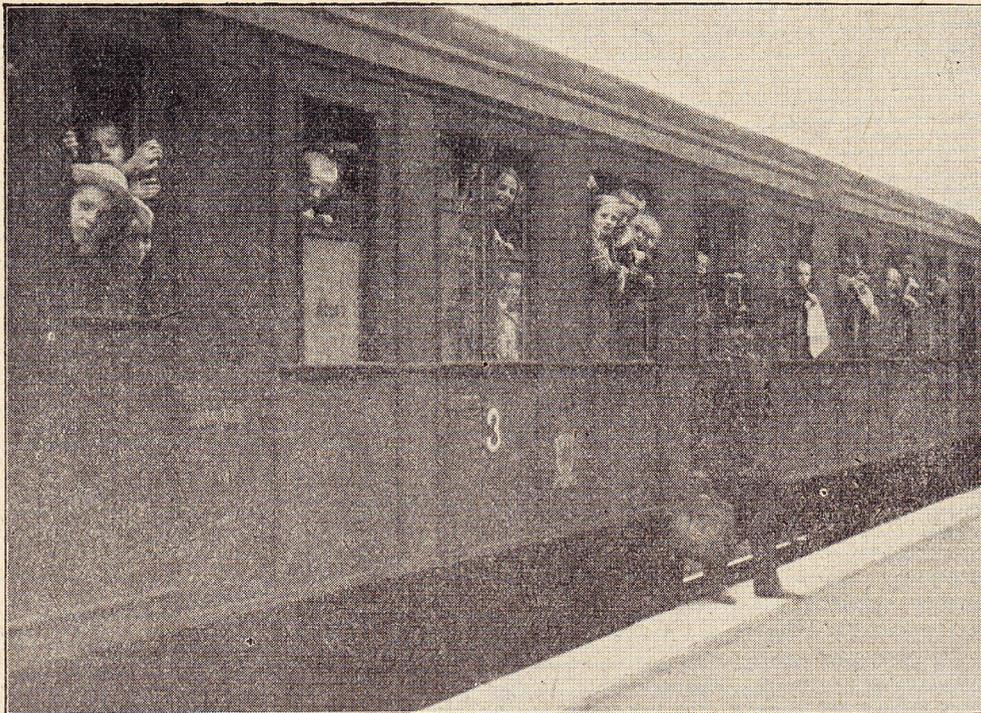
d'une ardente ferveur, de toute son âme. Moment solennel! moment inoubliable! Un « Te Deum », enfin!...

« Partout où j'irai — avait clamé sous ces mêmes arceaux gothiques le P. Monsabré, le jour de Pâques 1871, dans un sermon dont les Messins savaient par cœur la pathétique péroraison — partout où j'irai, je vous le jure, je parlerai de vos patriotiques colères; partout je vous appellerai des Français, jusqu'au jour béni où je reviendrai dans cette cathédrale prêcher le sermon de la délivrance, et chanter avec vous un « Te Deum » comme ces voûtes n'en ont jamais entendu. »

Hélas! moins heureux que nous, le grand orateur catholique n'aura pas connu la joie ineffable qui vient de nous être donnée, — ni lui, ni le vénérable évêque, le grand patriote qui présidait la cérémonie de ces Pâques lointaines, Mgr Dupont des Loges, dont le maréchal Pétain voulut, à l'issue du chant d'actions de grâces, saluer la tombe, dans le chœur qu'emplissait les ténèbres. Du moins, leur parole, leur exemple à tous ont contribué à maintenir vivante au cœur de la population messine, de la Lorraine entière, ce fervent amour de la France, dont nous avons recueilli, en ces jours heureux, tant de preuves touchantes, et leurs âmes communiées, à cette heure bénie, avec celles de leur troupeau fidèle.

22 novembre. — C'est le général de Castelnau qui vient d'entrer, cet après-midi, à Colmar, à la tête des troupes françaises. On n'aurait su rêver, pour une telle solennité, une figure plus belle, plus traditionnelle, plus représentative de la France, de son armée. Quant à exprimer toute la gamme des émotions répétées, inombrables, que nous venons d'éprouver, en ces quelques heures, je me sens tout à fait au-dessous de la tâche, tant elles furent tour à tour souriantes et âpres, douces et poignantes.

Je n'ai jamais vu tant de drapeaux, tant de cocardes. Que ne sommes-nous à la saison des roses! De quelle parure des fleurs eussent embelli cette fête sans égale! Mais il ne reste, en ce moment, que



Enfants débiles allemands se rendant en Hollande .

quelques roses de Bengale attardées, de pâles asters, blancs ou mauves, et des chrysanthèmes superbes, des fleurs de luxe qu'on a fauchées sans y regarder : rien n'est trop beau pour ceux qu'on attend.

Et enfin, revoici, chez lui, le costume si charmant de la plaine alsacienne, les jupes rouges, bleues, vertes, les fichus souples, échancrés sur des corsages brodés ou passémentés d'or, les tabliers de soie à reflets changeants, et le grand nœud de ruban, souvent de couleurs vives, broché de fleurettes, jaspé, moucheté, diapré. Mais les rubans noirs, les sombres papillons de deuil prédominent encore, dans cette foule bariolée, où les costumes nationaux sont plus nombreux, parmi les femmes, que les toilettes à la mode de Paris, insolites, aujourd'hui hideuse, par contraste, bien entendu. Et pourtant, dans cette orgie de couleurs, il y a des rapprochements, des contrastes saugrenus, contraires à toute esthétique et ravissants, quand même. Nous n'avions pas rêvé un spectacle de ce pittoresque, de cette splendeur. C'est une féerie, un enchantement, quelque chose d'inouï, d'imaginable. Il faut presque, pour reprendre le mot de ce bon abbé rencontré à Metz, se pincer afin de s'assurer qu'on veille, au milieu de ces vieilles maisons si amusantes à voir, avec leurs façades de colombages, ou de gris rose, ou de crépi gris céladon, pavoisées, enguirlandées de sapin vert, riant aux éclats, dirait-on de toutes leurs fenêtres grandes ouvertes au doux vent de victoire qui souffle.

La foule est charmante, cordiale, affectueuse. Et puis, ce qui rassure, c'est la quasi-certitude, où l'on est, qu'aucun ennemi — avoué, au moins — ne peut arborer, pour tromper, les couleurs françaises, ni à son balcon, ni sur sa poitrine. Il pourrait lui en cuire.

Bien que les dernières troupes allemandes n'aient tourné les talons que d'avant-hier, on a eu le temps de rétablir, à la façade de la maison commune, l'ancienne inscription d'avant 1870 : « Hôtel de Ville. » Et quantité des drapeaux qu'on voit flotter

sont de vieilles et vénérables reliques, pieusement conservées, jalousement cachées aux investigations policières de naguère; l'une des fenêtres de Hansi se glorifie d'en arborer un qui date de 1848, de la seconde République.

De bonne heure, la foule s'est portée vers l'octroi de la rue de Winzenheim large carrefour de boulevards, où devant être reçu par le commandant Henry Poulet, commissaire de la République, par le maire, M. le docteur Lehmann, entouré de la municipalité, le général de Castelnau, commandant le groupe d'armées de l'Est. Là nous voyons se former, grossir de moment en moment, un chatoyant parterre d'Alsaciennes, le plus merveilleux, le plus enchanteur qui soit, qui doit précéder, dans sa marche à travers la ville, le grand soldat et ses troupes. Des drapeaux, des oriflammes, des bannières tricolores, insignes des sociétés de la ville, s'éploient en larges plis au soleil. Des avions, blonds, remplacent dans le ciel pâle les familières cigognes chassées par l'hiver proche.

Au grondement du canon de fête, dont nous ne reconnaissons plus la voix, il y a peu de jours si terrible, la pointe d'escorte apparaît, passe, se range. Voici le général.

Il a repris le vieil uniforme classique, la culotte garance à bande noire, le dolman à brandebourgs et à passementeries, le képi rouge. Sur sa poitrine scintillent, au-dessus de la plaque de grand-croix de la Légion d'honneur, la médaille militaire, la croix de guerre, la médaille des vétérans de 1870. Il répond aux ovations en portant au képi une fine main gantée de blanc. Le surfaix de son cheval est du pourpre réelementaire; les fontes de la selle sont gainées de peau de panthère avec bordure de pourpre. Rappelez-vous, maintenant, le beau masque, bienveillant, très noble, la tête chenue, et rêvez : c'est magnifique à crier. Et les vivats éclatent en tempête. Une musique entonne la « Marseillaise ».

Derrière le général de Castelnau chevauchent le général Hirschauer, commandant de la 2e armée, également revêtu de l'ancien uniforme, rouge et

noir; le général de Mitry, adjoint au commandant des armées de l'Est; le général Lacapelle, commandant le 1er corps d'armée. Le général Messimy est à la tête de la 162e division d'infanterie, composée du 127e qui entra le premier dans Colmar sur le pas du colonel Rapp — admirable coïncidence — des 43e et 327e régiments.

Le bourgmestre salue le glorieux soldat, au nom de la ville, de la Lorraine heureuse. « Ils avaient pris notre plaine... » dit un passage de son allocution.

— Pas nos cœurs, protestent d'une seule voix les petites Alsaciennes assez rapprochées pour entendre.

D'ovations en ovations, au milieu de foules frénetiques, à la tête de ses soldats superbes, le général de Castelnau arrive au théâtre où doit se terminer, dans une apothéose, le défilé. Au front de l'édifice, on a placé un immense tableau où se lit le texte de l'ordre du jour voté par le Sénat à la gloire des Armées, du gouvernement de la République, du citoyen Clemenceau et du maréchal Foch. Les notabilités de la ville sont aux fenêtres. D'un geste d'une souveraine élégance, le général de Castelnau les salue au képi, découvrant sa belle tête neigeuse, le bras largement tendu. C'est de nouveau le signal d'acclamations retentissantes qui montent de la rue, tombent des fenêtres, des toits de tuiles où s'agrippent des curieux téméraires. La populaire « Madelon », qui, de si longtemps, a conquis ses droits à l'immortalité, est de la fête et scande le pas de l'artillerie.

La soirée fut exquise.

Après la réception à la Préfecture, où M. Maringer, commissaire de la République, accueillit le général de Castelnau, il y eut, à la salle des Cathédrales, dans un vieux cloître désaffecté, une fête à ravir; où, par couples, des jeunes filles d'Alsace valsèrent avec de beaux uniformes, et où le général fut exquis, de bonne grâce, de vraie, de jolie galanterie française.

Et puis, la fête continua.

Toute la nuit, les rues furent pleines de fanfares, de sonneries de clairons, essouffées un peu vers le matin, — de vrai, de cordial, d'amoureux enthousiasme pour la chère France retrouvée.

Le 15 novembre, au matin, le général Gouraud, commandant la 4e armée, avait fait son entrée à Strasbourg, à la tête de ses troupes. C'avait été la première prise de contact de l'armée française avec la population strasbourgeoise, et ceux qui en ont été les témoins s'avouent impuissants à nous traduire leurs sentiments: ce fut touchant; ce fut grandiose; ce fut sublime.

On eût donc pu croire, à entendre ces spectateurs de la première parade française dans la noble capitale de l'Alsace, que les Strasbourgeois avaient épuisé, ce jour-là, toute l'exaltation, toute la fièvre patriotique dont ils sont capables. Étrange erreur, puisque nous venons d'assister à un nouveau défilé de nos troupes qui fut vraiment triomphal, plus solennel encore que celui de vendredi, et aussi plus brillant, plus acclamé. Il n'y manquait que le soleil, alors que l'autre jour il rayonnait sur la foule en fête, sur la ville toute tricolore sous les drapeaux, verdoyante sous les guirlandes. Aujourd'hui, le « père Rhin » nous avait envoyé son brouillard le plus gris. Il n'y eut guère, à l'approche des troupes et de leurs glorieux chefs, qu'une légère éclaircie, brève comme un éclair. Mais quelqu'un avait eu l'heureuse idée de placer devant la statue de Kléber, l'idole, le palladium de Strasbourg, couronnée d'une immense bannière, entourée de faisceaux, encadrée de guirlandes, un énorme projecteur, qui, dardant sur le bronze ses rayons, en plein jour, le glaçait de leurs vives, le transformait en une statue d'or.

C'est là que se groupaient avant d'aller se poster à la place qui leur était assignée, les déléga-

tions alsaciennes, les si jolis costumes féminins, les jupes voyantes, les grands nœuds piqués de cordes, des costumes d'hommies très curieux, pantalons blancs, un peu éblaboussés de boue, car on arrive de lointains villages, petite blouse bleue, cachant à peine la chute des reins, large chapeau de feutre, qui rappellent l'accoutrement des « maraichins » de Vendée. Des musiques arrivent, jouant de vieilles marches françaises, vite réappries, si tant est qu'on les ait jamais oubliées. En tête de certaines, un jeune homme porte une lourde corne, enrichie d'argent. Des étendards superbes, peints ou brodés, retombent en plis lourds sur leurs hampes, chatoient en nuances adoucies.

C'est ici le cœur de Strasbourg, la place où se traduisaient toutes les émotions de la ville, même aux jours d'oppression; c'est là que les étudiants faisaient leurs monômes, sous l'œil malveillant des policiers allemands; c'est là que, jeudi soir, après avoir renversé à coup de masse la statue du vieux Guillaume, ils ont apporté sa tête colossale, au pied du vainqueur d'Héliopolis, comme un trophée expiatoire. Toutes les fenêtres — où l'on paie une place 150 marcs — y sont pavoisées, toutes, sauf celles des maisons allemandes, deux ou trois, auxquelles, comme à Colmar, on a interdit cette hypocrite manifestation. C'est d'une couleur prodigieuse: « Des bleuets, des lys, des coquelicots », eût dit l'ardent Déroulède. Et quel zèle il a fallu pour se procurer ces drapeaux! Beaucoup sont simplement d'anciens drapeaux alsaciens, blancs et rouges, auxquels on a ajouté une bande bleue, un morceau de lin hâtivement teint; nombre de ménagères ont encore les mains teintées d'outremer.

Le maréchal Pétain, qui va présider à cette entrée officielle, a été reçu à la porte de Schirmeck par les généraux de Castelnau et Gouraud. La cérémonie se déroula avec une ponctualité toute militaire.

Le maréchal avait pris place en avant du palais impérial. De cette même place, le triste Guillaume II a assisté à plus d'une parade. Il se plaçait sur la première marche du seuil, dominant la foule. Son vainqueur est plus modeste, enveloppé, toujours, de sa longue capote bleue, sans une décoration apparente, je me demande même, à cette heure où je rassemble mes souvenirs, si j'ai bien vu, sur sa manche, les sept étoiles, insignes de sa dignité nouvelle. En arrière se rangent les généraux de Castelnau, Fayolle, Maistre, Buat, major général, Humbert, Debeney, Gérard, vingt, trente autres, l'état-major le plus imposant, le plus impressionnant qui soit. Le général Gouraud, ayant derrière lui le colonel Pettelat, se place en face, droit, svelte dans son uniforme khaki ceint, au bras, d'un crêpe; l'illustre soldat vient en effet de faire une cruelle perte: sa mère, tendrement chérie, est morte; il repartira demain pour l'accompagner à sa dernière demeure. Cruelle épreuve, à la veille de ce jour triomphal. Quel drame, la vie! quelles rançons pour un peu de bonheur!

Successivement nous voyons défiler les régiments des 38e, 131e et 60e divisions d'infanterie, entre lesquelles s'insèrent un détachement d'artillerie d'assaut, un bataillon indo-chinois... Un bataillon de territoriaux, du 84e régiment, est à l'honneur et est salué de chaleureux vivats, car ceux qui ont vu à l'œuvre « les pépères » savent les éminents services qu'ils ont rendus, dans des postes souvent périlleux autant qu'obscurs, et qu'on les ait conviés à cette fête, cela apparaît à tous comme un acte de bonne et stricte justice. Les chasseurs à pied ont, naturellement, leur succès habituel. Et les canons lourds à tracteurs excitent une vive curiosité.

C'est l'un des défilés les plus parfaits, les mieux réglés qu'il m'ait été donné de voir. Et quand, le dernier soldat passé, le maréchal Pétain appelle à lui le général Gouraud et lui donne l'accolade, c'est



Division allemande de la Croix-Rouge attendant à Maeseck des ordres pour regagner l'Allemagne par le Limbourg hollandais.

une explosion formidable d'enthousiasme. Pauvres braves Strasbourgeois, il y a si longtemps que leurs vœux appelaient cette heure bénie ! Ils ont été si comprimés ! Ils semblent qu'ils veuillent dépenser en ces quelques heures radieuses tout l'enthousiasme qu'ils ont accumulé, resserré dans leur cœur en ces quatre dernières années d'épreuves, plus dures que toutes celles qu'ils avaient connues auparavant.

Il m'a été, à mon vif regret, impossible d'assister à la réception du maréchal et des généraux par le Commissaire de la République et la municipalité, je tiens à le confesser. J'ai déploré de n'avoir point le don d'ubiquité. Déjà il fallait faire des prodiges pour gagner, à travers cette foule, la merveilleuse cathédrale, longtemps d'avance remplie de fidèles, vibrante des accents des orgues, où allait être chanté un « Te Deum ».

La splendeur de cette cérémonie devait faire grand tort, dans mes souvenirs, à l'impression que j'avais gardée de celle dont j'avais été, à Metz, le spectateur, et qui, pourtant, m'avait si profondément remué. Il y avait d'abord cette assistance, grave, recueillie, le cadre incomparable de ce monument, le rayonnement de l'autel illuminé comme aux grandes fêtes dans la sombre abside romane : le chapitre de la cathédrale avait tenu à déployer en cette circonstance toute la pompe liturgique.

Le maréchal Pétain fut reçu au seuil du grand portail par M. le chanoine Moosser, qui le salua au nom du clergé d'Alsace et du chapitre. La basilique, malheureusement, est, en réparations : un chantier entouré de planches, un échafaudage monstre, dont la construction a demandé une année, en obstrue la nef, sous les tours. On avait masqué ce mur de blanchies de jolies bannières très anciennes, de tapisseries des Gobelins, dons royaux. Puis, précédé d'une massive croix processionnelle, de prêtres en chapes d'or, d'enfants de chœur rouges, le commandant en chef des armées françaises fut conduit par M. le chanoine Schikel dans le chœur, où des fauteuils avaient été réservés pour lui et pour les généraux qui l'accompagnaient. Mais tous demeurèrent

debout. Le maréchal Pétain était profondément ému, et ne cherchait point, je crois, à le dissimuler. Ses yeux étaient humides, — et bien d'autres aussi. Quelle heure ! Quel couronnement de carrière ! Entrer à Strasbourg ! écouter, sous ces voûtes majestueuses, que les siècles ont rendues plus augustes, cette hymne de remerciement au Très-Haut, cette hymne d'allégresse et de reconnaissance... cela, encore une fois, semble du rêve, et il n'est que des larmes, en vérité, pour exprimer une pareille, une si indicible émotion.

Maintenant, voici la Lorraine et l'Alsace entière occupées. Nous voici rentrés dans nos droits. Voici l'iniquité réparée...

Saahrbrücken, Sarrelois et Worth furent occupés le 23.

La réception était chaleureuse dans toutes les localités des régions désannexées.

La date de l'occupation du territoire allemand par les troupes alliées fut fixée au 1er décembre.

Nous avons vu qu'elles s'étaient déjà avancées jusqu'à la frontière. Le 1er, une division de notre armée se rendit à Aix pour prendre les dispositions nécessaires pour l'occupation. Leur arrivée se fit sans le moindre incident. L'autorité allemande se mit immédiatement à leur disposition.

Les principaux endroits à occuper par les Belges étaient Aix-la-Chapelle, Eupen, Malmédy, Munchen-Gladbach, Neuss, la tête de pont de Dusseldorf, Kempen, Mars, Crefeid, Clèves. Une division française se fixerait à Aix, à Juüich et en d'autres localités.

Nos soldats garderaient aussi la frontière de Malmédy à Clèves. On avait aussi arrêté le plan de mettre une flotille sur le Rhin.

Voyons ce qui concerne l'occupation proprement dite. Nous fîmes à cette époque un voyage dans le territoire occupé. Nous étions partis le dimanche matin vers Aix en compagnie d'un gendarme qui devait s'y rendre en service. Après avoir passé la nuit à Aubel, nous commençâmes notre visite en Allemagne.

Nous écrivions à ce propos :